

Variations sur le thème de l'après-midi d'un faune

Reno Salvail

Number 51, 1990

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/46802ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (print)

1923-2764 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Salvail, R. (1990). Variations sur le thème de l'après-midi d'un faune. *Inter*, (51), XVIII–XVIII.

Affichage de photocopies

Anne BALLESTER

Une trentaine de photocopies
36 po x po.

Lieux d'affichage : lieux stratégiques et anonymes de la ville de Québec, selon les autorisations.

« J'y suis resté longtemps ; la tombe était belle, imper- turbable dans sa pierre, sans aucune fleur, à vrai dire... »

« J'ai déposé quelques œillets, de toutes les couleurs, au bord de l'extrême bord. Je me trouvais là, mieux qu'en ville. C'est une sensation qui a duré, j'ai traversé longtemps la ville comme un cimetière... »

Franz Kafka, *Lettres à Milena*

C'est le désir de repousser les frontières de l'incommunicabilité, de communier dans l'incommunicable — « L'incommunicabilité, justement, c'est elle qui rend l'union, la communion possible. » R. Bresson — qui me fait agir. Et

qu'y a-t-il de plus mystérieux, angoissant et exaltant que la vie et la mort-solitude de chacun face à ces deux forces.

Je marche souvent au bord du fleuve.

La berge est parsemée d'objets, de toutes tailles, en bois, en métal, en plastique ou en verre, parfois même des messages dans des bouteilles-objets dans l'eau, à la dérive, abandonnés sur la terre, parmi les roches, par la mer. Car là où je suis, le fleuve est comme une mer étirée. Souvent ce sont des cadavres que je rencontre, cadavre de poissons, d'oiseaux, des squelettes blancs, lavés, purifiés par l'eau.

Je marche souvent dans les rues de la ville.



PHOTO : François BERGERON

Les trottoirs sont jalonnés d'objets de toutes tailles, en bois, en métal, en plastique ou en verre, parfois mêmes des cris sur les murs, objets dans le vent à la dérive, abandonnés dans la poussière, parmi les murs, la ville est comme un couloir d'air étiré. Souvent ce sont des cadavres que je rencontre, cadavres de déjà-morts, de comme-morts, des êtres sombres, souillés, déchirés par la vie.

Oui je traverse souvent la ville comme un cimetière.

Tous ces objets sont des traces de ce qui a été et qui ne sera plus. Tous ces êtres sont des signes de ce qui aurait pu être et qui ne sera jamais. Ils nous parlent de la

mort, de la vie. Ils nous suggèrent la vie, ils nous suggèrent la mort. Ce sont ces objets, ces êtres que je veux photographier.

Afficher ces constats, ces propos dans les lieux et anonymes et stratégiques (politiques) — anonymes comme nos vies et politiques, car c'est aussi une question politique (au sens grec du terme : organiser la vie en communauté, accéder à une communion).

Un cheminement qui irait d'un bout à l'autre de la ville, direction O-E (car tout se jette dans la mer) et à l'image du fleuve et de la ville étirés.

Anne BALLESTER

Manceuvre

Line BLOUIN



PHOTO : François BERGERON

Ma manœuvre a été conçue comme une ponctuation dans le temps.

Dans les rues perpendiculaires à la rue Cartier et dans son environnement immédiat, j'ai distriué des photographies de format 5 po x 7 po sur les pare-brise des voitures stationnées. J'en ai fait la distribution en fin de soirée afin que les propriétaires des véhicules puissent découvrir la photographie, sous la neige, au moment de leur départ, souvent précipité, pour le

travail. Il s'agissait de cinq groupes de photos et, pour chaque groupe, une phrase différente inscrite sur le recto de l'image : en tout, près de 300 images. Chacune d'elles était signée au verso.

J'ai voulu arrêter le temps et faire sourire peut-être. Surtout, je n'ai pas souhaité brusquer les gens dans leur quotidien déjà trop exigeant, mais leur faire le don d'une image qui me plaît et qui me parle, à moi l'artiste.

Line BLOUIN



PHOTO : Anne BALLESTER

Variations sur le thème de l'après-midi d'un faune

Reno SALVAIL

Une amusante incongruité installée par Reno Salvail dans la vitrine du restaurant Le Hobbit, situé au 700 de la rue Saint-Jean : une sorte de confrontation entre des fauves dessinés sur du plastique transparent animés par un jeu de lumières et d'écrans habitait l'espace de la vitrine pendant trois heures un vendredi soir.

Cet affrontement caché n'était accessible au regard que par un trou dans la vitrine. Guerre ou luxure clandestines.

Poisson-chat, fauve-chat, le chat et la souris, la souris et le rat.

Anne BALLESTER